

Bribes hivernales

Geneviève Letarte

Numéro 60, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79220ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Letarte, G. (2015). Bribes hivernales. *L'Inconvénient*, (60), 41–43.



BRIBES HIVERNALES

Geneviève Letarte

On dit qu'il faut aller en profondeur, ne pas rester à la surface des choses, que la vérité se trouve dessous, au fond, cachée. Or en ce début de janvier, alors que je réussis à m'extirper de rets de pensées indésirables (je ne sais pas pour vous, mais il est loin, le temps où mes premières songeries matinales n'étaient que joie et espoir), je me prends à penser : pourquoi la surface ne serait-elle pas aussi intéressante que les profondeurs ? Pourquoi faudrait-il qu'au sous-sol uniquement se trouve la connaissance ? Donne-toi un élan vers le haut, me dis-je, et circule dans le monde comme une patineuse évoluant sur un lac gelé à travers lequel on aperçoit des algues, des morceaux de bois, des roches et parfois même des poissons vivants, un beau lac dont la surface vert pâle évoque la pierre à savon travaillée par un artisan inuit.

À la piscine du YMCA, j'observe un groupe de femmes asiatiques qui, au lieu de nager, se livrent à d'énergiques mouvements des bras, des jambes et du torse, ce qui leur donne l'air de guerrières malgré leur petite taille et leur corps menu. Un peu plus tard, dans le sauna à l'odeur d'eucalyptus, elles continuent de faire des mouvements de boxe en inspirant et en expirant de manière rythmée, et leur énergie contraste avec l'attitude des autres femmes qui, avachies et silencieuses, s'abandonnent sans vergogne à ce moment de détente apparemment bien mérité.

Il fut une époque où ma vie ne dépendait pas entièrement des pouvoirs magiques d'un boîtier plat au fini argenté. Il y avait alors un lieu et un temps pour chaque chose, et ma posture, mes gestes variaient au fil des activités auxquelles je me livrais. On m'avait dit : « Tu verras, avec un ordinateur, tu n'écriras plus de la même manière... » En effet, j'écris désormais sans corps, unie par la loi du silence à cette plaquette ouverte devant moi comme une caverne d'Ali Baba, et Dieu

sait qu'il y a des merveilles là-dedans, plus besoin d'écrire de la fiction, il n'y a qu'à entrer dans Google pour que votre vie se décuple, s'invente et se réinvente au fil des croisières qu'on vous offre tout en vous donnant l'illusion de travailler, votre regard avalé par l'écran et perdant peu à peu son brillant, sa capacité de focalisation.

Je l'ai revu dans un supermarché près de chez moi. Nous examinions tous deux le comptoir des légumes quand il a levé les yeux et m'a vue. « Hé, c'est toi !? » s'est-il étonné. Nous sommes allés boire un café. « Tu as changé, tu as vieilli », a-t-il constaté d'un ton de reproche. Il s'est informé de ma famille : mon père, ma mère, mes sœurs, et même une de mes cousines, qu'il aimait bien. Quand il m'a demandé si j'étais « plus heureuse qu'avant », j'ai répondu oui sans hésiter.

Il y a deux sortes de temps. Le temps linéaire, qui se présente en petites, moyennes ou grandes unités au fil desquelles nous effectuons nos tâches quotidiennes, réalisons nos projets, accomplissons nos nobles actions, bref, traversons l'unique vie qui nous est donnée. Et il y a les bulles du temps intemporel, dans lesquelles il est indispensable de s'installer momentanément pour pouvoir penser, sentir, créer, s'émerveiller. Vivre avec ces deux sortes de temps, c'est un peu comme vouloir faire coïncider un cercle avec un carré, et pourtant on y arrive, c'est là l'ultime défi et liberté des humains : savoir découper le temps en morceaux pour organiser les actions de sa vie, et pouvoir aussi s'abandonner à la rondeur intemporelle du présent sans laquelle vivre ne serait qu'un enfer de petites choses à mettre dans des cases.

Je fais mes exercices de yoga dans le salon, à l'aide d'un livre acheté dans une librairie d'occasion. En étudiant les étapes de la salutation au soleil, je constate que l'homme qui pose pour les photos ressemble à un écrivain qui habite près de

chez moi. Je ris à la pensée de X. en train de faire du yoga, lui qui serait plutôt du genre à jouer au baseball. Vais-je lui raconter cela la prochaine fois que je le croiserai au dépanneur ? Ce serait un peu comme avouer à quelqu'un qu'on a rêvé de lui pendant la nuit.

Assise sur un rocher au bord du fleuve, je peux maintenir mon regard du côté de la beauté, ignorer les bungalows hideux et les placards publicitaires qui se trouvent derrière moi. Mais je ne peux pas ne pas entendre le bruit des voitures qui passent sur la route, la tondeuse à gazon d'un voisin, la radio allumée sur un balcon. Je me dis que la pollution sonore est plus envahissante que la pollution visuelle. D'autres affirmeraient peut-être le contraire, qu'il suffit de fermer les yeux pour être libre.

Quand j'étais jeune, j'avais un moi gros comme une montagne, qui m'encombrait terriblement. Aujourd'hui, j'aime le fait de n'être qu'une parmi d'autres. En gravissant le mont Royal, j'observe tous ces gens venus savourer comme moi les derniers rayons du soleil, et je me sens sereine. Je suis eux, ils sont moi, et pourtant je ne suis pas tout à fait eux, et ils ne sont pas tout à fait moi.

Comme il est trompeur, ce ciel bleu, quand on le regarde par la fenêtre. Difficile d'imaginer qu'en sortant tout à l'heure je serai saisie par le froid jusque dans mes parties intimes, comme si un couteau sorti du congélateur glissait lentement sur ma peau.

Cette femme est un mystère. Je la connais, et pourtant si quelqu'un me demandait de la décrire, j'en serais incapable. Je pourrais, oui, parler de sa petite taille, de ses cheveux noirs, de son corps gracile et souple, de son nez long et prononcé, de son petit visage aux pommettes saillantes et à la bouche très grande, qui passe rapidement du sérieux au rire. Je pourrais parler de sa voix qui porte loin, aiguë sans être déplaisante, une voix puissante pour un si petit corps. Mais serait-ce suffisant ? Comment parler du mystère qu'il y a dans une personne ?

Le romancier français explique qu'il a publié dans sa jeunesse plusieurs romans qui n'auraient pas dû être publiés et qu'il renie aujourd'hui. À propos de son œuvre actuelle, il dit qu'il avait envie de recommencer à zéro, avec un projet qui lui tenait vraiment à cœur. Je l'envie d'avoir trouvé le moyen de réparer les erreurs du passé.

Dans l'autobus, une belle fille brune au nez aquilin. Ses lèvres luisent d'un onguent protecteur contre le froid, et ses yeux brillent parce qu'ils sont jeunes et frais. Elle oscille doucement la tête au rythme d'une musique qui lui parvient dans ses écouteurs, et l'on peut sentir la sensualité qui habite son corps. Mais quand elle ouvre la bouche pour faire péter une grosse mâchée de gomme rose, elle réintègre le troupeau des petites vaches de ce monde.

Quand nous avons vingt ans, mon amie disait qu'elle aimait les gens extraordinaires, et je plaidais pour les gens ordinaires. Pourquoi ? demandait-elle. Parce que les gens extraordinaires sont tout d'un bloc, on ne peut rien y ajouter, alors que les gens ordinaires laissent place à l'imagination. À cette époque, mon amie et moi étions encore en devenir, mais l'essentiel de notre personnalité était déjà bien défini. Je serais l'écrivaine qui s'attache aux petites choses de la vie, et elle la comédienne voguant sur de grandes épopées.

Il arrive que l'on soit tenté d'appuyer sur la touche *Delete* de notre cerveau tant nous sommes encombrés par la quantité d'informations qui y sont gravées. Or ce faisant, nous nous priverions d'une des plus grandes joies de l'existence, qui consiste à se souvenir. Des belles choses, bien entendu, mais aussi d'autres plus pénibles ou douloureuses et qui, dans la distance que notre mémoire leur impose, peuvent revêtir une certaine beauté. Cela tient peut-être à notre soulagement d'y avoir survécu, mais aussi au fait que chaque élément de notre vie est essentiel et irremplaçable, sans quoi notre vie ne serait pas ce qu'elle est, et que vouloir en laisser tomber des bouts reviendrait à vouloir ne pas avoir existé.

La performeuse israélienne courait sur le trottoir, avançant, reculant, tournant sur elle-même, et nous la suivions tant bien que mal, avec nos gobelets de café à la main. Vêtue d'une robe orange et chaussée de bottillons à semelles épaisses, elle allait comme une gazelle, et son visage encadré de cheveux bruns rayonnait. L'ami qui m'accompagnait a dit qu'on ne pouvait pas tomber amoureux d'une femme dont on n'aimait pas la façon de courir. Je me suis demandé si la mienne pourrait passer le test, et comment faire pour en juger.

Tôt le matin, j'aime voir par la fenêtre la crête rougie des arbres du mont Royal se découper sur le bleu du ciel. Cette présence des arbres me rassure, présence immémoriale qui semble contrer la précarité de ma propre existence, tant il est vrai que je n'ai pas encore trouvé ma place en ce monde. Alors que la plupart des gens, devenus adultes, semblent avoir réglé un certain nombre d'incertitudes, sinon existentielles, du moins matérielles, ma vie à moi est encore faite d'hésitations et de tâtonnements.

En passant devant le café, je remarque une femme assise près de la vitre, vêtue de brun et dont la bouche grande ouverte semble crier des insultes à l'homme assis en face d'elle. Puis l'homme ouvre la bouche lui aussi, et ils restent là un moment, tels des poissons dans un aquarium, alors que des paroles inaudibles circulent entre eux. Au moment où je me demande ce qu'ils peuvent avoir d'aussi intense à se dire, je dérape sur l'épaisse couche de glace qui recouvre le trottoir et m'étale de tout mon long sur la surface dure et glacée, ce qui provoque dans mon épaule droite une vive douleur, laquelle se met bientôt à courir le long de mon bras et jusqu'au bout de mes doigts.

Ce sont toujours les autres qui parlent de leur vie, jamais elle. Toujours les autres qui échangent des bribes d'histoires indiscrètes, des clins d'œil entendus, jamais elle. Comme si elle n'avait pas d'existence et devait se contenter de celle des autres, assis à la même table qu'elle. Pourtant, nous savons bien qu'elle en a une, vie, tout le monde en a une, même s'il n'y a personne d'autre que soi dedans. Mais nous continuons de nous questionner à son sujet, et elle continue de sourire en nous écoutant lancer nos bribes d'histoires par-dessus la table.

Assise dans un bar du boulevard Saint-Laurent, j'attends que la lecture de poésie commence. En plein mois de janvier, l'endroit est mal chauffé et on y gèle autant qu'à l'extérieur. Je pense à mon ami C., qui est allé en Pologne. Il faisait si froid à Varsovie qu'il a passé son séjour avec « toute sa valise sur le dos ». Quand il entrait dans un bar, il était toujours étonné d'y trouver des gens en manteaux et chapeaux de fourrure, en train de boire de la bière froide alors que de la buée leur sortait de la bouche. Ce soir, c'est un peu la Pologne sur le boulevard Saint-Laurent, et j'enfile les verres de vin pour me réchauffer, ce qui risque de nuire à ma lecture, mais entre deux maux, il faut choisir le moindre.

À Paris, avec mon amie L., on allait prendre l'apéro au café. On changeait souvent d'endroit, pour voir différents coins de la ville, et l'atmosphère variait selon que la clientèle était étudiante, bourgeoise ou ouvrière. On parlait de nos projets d'écriture, de l'amour, des hommes et des femmes, et de l'horrible fatwa qui venait d'être lancée contre Salman

Rushdie. C'était le printemps, les jours s'éteignaient en vapeurs rosées sur les bords de la Seine et les derniers rayons du soleil caressaient la pierre des ponts, les amoureux qui déambulaient sur les quais, la façade de la maison de Camille Claudel devant laquelle nous nous arrêtons pour lire cette inscription : *Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente*. Nous ne savions pas à quoi elle faisait référence, mais nous étions d'accord pour dire qu'il en était de même pour nous.

Pendant la crise du verglas, mes parents sont venus se réfugier chez moi. Pas pour dormir, car ils ne voulaient pas abandonner leur maison toute la nuit, mais pour manger, se laver et passer le temps, car il faisait trop froid et trop noir chez eux. Ils habitaient un quartier plus huppé que le mien, et c'est précisément pour cette raison qu'ils n'avaient plus d'électricité ni de chauffage : les branches des grands arbres qui peuplaient leur rue avaient cassé et s'étaient affaissées sur les fils électriques. Mon modeste logis du Mile-End présentait au moins un avantage sur le leur : le chauffage et la cuisinière fonctionnaient au gaz. Chaque jour, mes parents venaient donc chez moi et s'installaient dans le salon en insistant pour ne pas me déranger. Je trouvais drôle de voir mon père lire le journal dans un vieux fauteuil trouvé sur le trottoir, et ma mère préparer des repas dans ma cuisine délabrée, où il n'était pas rare de voir passer une souris. ■

olivieri
Librairie & Bistro

VOTRE REPÈRE LITTÉRAIRE MONTRÉALAIS DEPUIS 30 ANS
514.739.3639 | www.olivieri.com
5219, chemin de la Côte-des-Neiges
facebook.com/LibrairieOlivieri

Point à la ligne
CÔTE-DES-NEIGES

Résidence olivieri de février à mai 2015

LE CERCLE DE LECTURE À VOIX HAUTE
une idée originale de l'écrivaine
GENEVIÈVE LETARTE



ACTIVITÉ GRATUITE
à la librairie Olivieri
le mardi de 17 h 30 à 19 h 30
et ce deux fois par mois.

Calendrier et choix des œuvres lues
Contactez isabelle.boulanger@librairieolivieri.com

Cette activité de médiation culturelle est réalisée
grâce au soutien du Conseil des Arts de Montréal et
de l'Association des libraires du Québec.